

# VOIX DE TRAVERSES

n° 15 - bulletin trimestriel du CASAS - octobre 2002  
(Collectif d'accueil pour les solliciteurs d'asile à Strasbourg)

## La détresse ordinaire

Notre président n'est plus là pour introduire ce bulletin et dire nos préoccupations concernant les personnes que nous accueillons. La clarté et la force de son engagement continuent à nous soutenir chaque jour, dans la poursuite de notre travail. Merci à Etienne Trocmé, au nom de tous les membres des équipes de Casas et des personnes accueillies, pour tout ce qu'il nous a donné. Présence discrète mais chaleureuse, écoute attentive, paroles constructives, réconfort et aide concrète.

Nous savons qu'il nous soutiendrait et accompagnerait dans cette nouvelle démarche : témoigner de l'inacceptable qui marque de plus en plus nos permanences d'accueil. La détresse ordinaire, la souffrance banale d'hommes, de femmes et d'enfants laissés à la rue. En effet, ce ne sont plus des situations exceptionnelles ! Nous sommes actuellement en contact avec une quinzaine de familles dans ce cas, sans parler des personnes isolées.

Ce numéro de Voix de traverses se veut un écho de nos dernières permanences, avec des paroles d'accueillantes et d'accueillis. Vous pouvez nous aider, en photocopiant ces textes en quelques exemplaires, et en les distribuant autour de vous, afin que d'autres personnes puissent relayer cette information, car cette détresse n'est pas visible... Etre demandeur d'asile n'est pas une identité. De plus, les personnes et les familles en errance ne sont pas regroupées, car elles sont isolées, divisées ou séparées. Chacun est caché dans un hall ou une cage d'escalier d'immeuble, sous un auvent, une tente, ou encore à la gare d'où il sera délogé, à moins que le policier n'ait pitié des enfants qui essaient de trouver le sommeil dans les courants d'air...

Avec l'arrivée du froid, nous craignons le pire de cet isolement. Et de l'indifférence...

Nathalie DUBAR

vice présidente du CA de Casas

## Permanence du 24 septembre

☆ **Merci à la Communauté Emmaüs**, qui nous a donné 15 sacs de couchage à distribuer à celles et ceux qui en ont besoin. A midi, il n'en reste qu'un seul.

☆ J'ai reçu **un monsieur congolais**, très digne, habillé comme quelqu'un de très chic. Il pleurait en me racontant qu'il avait trouvé une personne pour le loger, mais que les autres habitants de l'immeuble s'étaient plaints parce qu'il est noir, et qu'il a été expulsé. Comme je n'avais pas de solution à lui proposer, il est parti sans rien dire, en pleurant. Le lendemain par hasard, je l'ai vu qui faisait la queue devant un lieu de distribution de nourriture pour personnes sans abri, pour avoir quelque chose à manger.

*Olga*

☆ **C'est une femme arménienne avec trois enfants**. Elle allait tellement mal qu'elle a été hospitalisée d'urgence dès son arrivée, et ses enfants ont été placés dans un foyer. En sortant de l'hôpital, elle n'a pas pu reprendre ses enfants, parce qu'elle n'a pas d'hébergement. Elle a été logée quelques jours à Regain et au CAHM (Centre d'accueil et d'hébergement municipal), mais ce matin, elle est venue nous demander ce qu'elle allait faire, car ce soir elle dort toute seule dans la rue. Elle ne voit ses enfants que deux fois par semaine. Elle pleure en nous racontant sa dernière visite : Son enfant le plus jeune ne sait pas bien s'habiller tout seul. Il n'avait pas choisi un tee-shirt assez chaud, et l'avait mis tout de travers.

*Yvetta et Virginie*

*Cette dame est revenue le 27 septembre. Hier et avant-hier, elle a erré toute la nuit après avoir contacté les foyers où elle avait été hébergée, tous les deux complets. A partir de 6 h du matin, elle se réfugie dans un couloir de l'hôpital.*

☆ **C'est un couple roumain**. Lui est malade, nous l'avons orienté vers la Boussole. Mais il n'est pas allé à l'hôpital : il a peur qu'on le garde et que sa femme reste toute seule dans la rue.

*Vladimir*

☆ **Cette dame ukrainienne** a réussi à rejoindre son mari arrivé il y a trois mois. Derrière eux, restent encore leurs quatre enfants qui, dans l'impossibilité matérielle de fuir, sont toujours cachés chez des amis dans leur pays. A son arrivée en France, le mari n'a bien sûr pas été hébergé. Il me dit : "Pour moi seul, je pouvais affronter la dureté des choses. Mais maintenant que ma femme est là, dites-moi où nous pouvons passer les nuits." Je n'ai bien sûr aucune réponse, ou plus exactement je sais qu'il n'y en a aucune. Je parle des sacs de couchage. "Oui, merci !" Je ne trouve pas de sachet où les mettre, sauf un sac poubelle. "Oui, c'est bien... mais où pouvons-nous aller ?" La mère à présent pleure. Le père dit : "C'est à cause des enfants... Tout ça est trop dur." Je les laisse partir, avec leur sac poubelle qu'ils promèneront dans la ville jusqu'à la nuit, ne sachant pas où ils poseront finalement, à bout de forces, leurs sacs de couchage. *Simone*

☆ **Une famille d'origine arménienne, les parents, deux grands enfants.** Le fils parle très bien le français. Sa sœur n'est pas là, elle est chez une connaissance parce qu'elle a eu de la fièvre. Elle pourra un peu rester là-bas, mais il ne peut pas les prendre tous parce qu'il n'a qu'un petit logement. La même question, entendue toute la matinée : "Où pouvons-nous aller ?" Ils dorment dehors depuis leur arrivée en août, le plus souvent dans le hall d'arrivée de la gare. Le fils me dit qu'il n'arrive plus à dormir, qu'il suit le passage des heures sur la pendule durant toute la nuit. Et puis, depuis qu'il a rédigé le récit de sa famille en français, c'est bien pire, parce que le passé en Azerbaïdjan a ressurgi. Images insoutenables du pogrom qui se déroulait dans les rues et qu'ils apercevaient des fentes du grenier où ils étaient cachés. Il me dit : "Ce qu'on a vécu et ce qu'on vit maintenant, j'ai l'impression que ma tête va exploser."

Je sens que ce jeune homme, du fait de sa connaissance de la langue française, se doit de porter davantage le destin de toute sa famille. C'est lui qui porte leur parole à la préfecture, dans les différents services sociaux et médicaux, et ici à Casas. C'est lui qui leur traduit ce qu'ils ont déjà compris : "Elle ne sait pas. Elle ne sait pas non plus nous dire où aller !" *Simone*

☆ **Un homme azerbaïdjanais et sa fille de 15 ans.** Où est la mère ? Que lui est-il arrivé ? Nous ne le saurons que bien plus tard, lorsqu'ils auront le formulaire leur permettant d'expliquer les raisons de leur demande d'asile à l'OFPPA. Pour l'instant, il s'agit de survivre. Ils sont arrivés il y a seulement trois jours. Pour une nuit seulement, sa fille aurait pu entrer dans un foyer d'urgence, mais les hommes y sont interdits. Comme ils n'arrivaient pas à envisager d'être séparés, ils sont restés ensemble dans la rue. Depuis trois nuits, ils dorment dehors. Ils ont un rendez-vous avec l'assistante sociale de la CODA. Mais seulement dans sept jours. Cet homme me dit : "Qu'allons-nous devenir jusqu'au 30 septembre ? Où pouvons-nous aller ?" Je comprends que dans son désarroi, il n'arrive à affronter la réalité qu'en se disant que, dans sept jours, ce sera fini. Ils auront un abri, ils auront à manger. Je dis à Yvetta, ma collègue traductrice : "Mais dans sept jours, ils n'auront rien !" Elle me dit : "Je ne peux pas, je ne peux pas leur traduire cela !" Je pense au reproche qui nous est fait parfois de donner de l'espoir aux gens. Alors j'insiste. Mais non, ma collègue ne traduira pas. Eux aussi partent avec deux sacs de couchage. Je sais qu'ils n'ont pas compris ce qui les attend, je n'ai pas réussi à le leur faire comprendre. Maintenant, je me dis qu'Yvetta a eu raison. La survie se compte de jour en jour. Et durant sept jours, ils tiendront en se disant que ça va finir. Le 30 septembre, ils sauront qu'il ne faut plus compter les jours. Qu'il ne faut plus compter du tout, sur personne ?

*Simone*

## Permanence du 26 septembre 2002

☆ **Un monsieur arménien** m'a demandé où il pouvait trouver des vêtements propres pour sa femme, à mettre après avoir pris une douche, car elle n'a que ce qu'elle porte sur elle.

*Irène*

☆ **Un couple angolais** a, en désespoir de cause, accepté le placement en foyer de ses deux enfants, pour qu'ils ne soient pas à la rue et puissent être scolarisés normalement. Ces personnes ne reçoivent aucune aide financière pour subsister. Elles sont arrivées avant l'été.

☆ **C'est une famille d'origine russe**, un couple avec deux enfants. A la question : "Où dormez-vous ?", le monsieur répond : "Si je vous le dis, vous n'allez pas me croire. Notre famille dort dans une maison en ruines avec des personnes qui boivent et se droguent. Nous avons peur."

☆ Nous rencontrons pour la troisième fois **cette jeune femme georgienne**. Elle est épuisée, malade, les yeux brillants. A la question: "Où dormez-vous avec vos deux enfants ?" elle répond : "Dans, une voiture. Nous n'en pouvons plus."  
*Laurence*

☆ Aujourd'hui est arrivée **une dame congolaise** qui n'a qu'une robe en coton et des sandales. Elle a dormi à l'accueil municipal la nuit dernière, et toute la journée elle est dehors. Il fait 10°. Nous avons contacté des vestiaires pour lui trouver des vêtements chauds.



## Concerts solidaires en l'église St Pierre le Jeune (près du Sofitel)

Vendredi 11 octobre à 21 h, la chorale Ad Libitum invite à un tour du monde musical en 80 minutes. Entrée libre, plateau en faveur des actions de Casas.

Jeudi 21 novembre à 20 h, en hommage à Etienne Trocmé, le groupe Ani fera partager les beautés de la musique arménienne (instruments traditionnels et chant). Entrée libre, plateau consacré au fonds Casas-enfants, créé à l'initiative de notre président, et qui nous permet de soutenir des familles non prises en charge.

## Témoignage...

***"A Strasbourg, il pleut encore, mais derrière les nuages, n'y a-t-il pas toujours une éclaircie ?"***

Je m'appelle... mon épouse s'appelle... notre fils de 8 ans s'appelle... Mais nos noms ont-ils une importance ? Ne sommes-nous pas des êtres humains, comptant parmi les 6 milliards d'êtres humains de notre terre ?

Ce ne fut pas la première fois dans notre destinée que nous nous trouvions à une croisée de chemins, mais ce jour-là, à ce moment-là, arrivés devant la préfecture de Strasbourg, la seule chose que nous comprenions, c'est qu'il fallait prendre un ticket pour qu'une des portes s'ouvre...

Devant la préfecture, notre fils épuisé dort dans mes bras. Notre première impression fut la stupéfaction de nous trouver parmi tant de gens de tant de nationalités différentes, qui, comme nous, attendent leur tour.

Nous nous disons qu'après, il faudra tout recommencer, reconstruire une autre vie. Mais comment sera-t-elle ? Sans doute pas pire qu'avant. Alors, nous reprenons nos maigres bagages et nous entrons.

Quand notre tour arrive, c'est le premier "Non". Un "Non" qui va se répéter, inlassablement, partout sur notre parcours. "Non, il n'y a pas de place, pas de place pour vous."

Lorsque la préfecture accepte enfin notre demande d'asile, nous nous trouvons en toute légalité sur le territoire français. Mais nous restons comme avant, sans hébergement, sans nourriture, dans la rue.

Où dormir ? Dans un parc ? Dans une gravière ? Sous un pont ? Chez quelqu'un qui voudrait bien nous héberger un peu, de temps en temps ? Finalement, c'est la forêt qui nous accueillera. Nous dormons dans la forêt, parmi d'autres, dans une tente, et on mange des casse-croûtes. Cela ressemblerait presque à des vacances qui finiront trop vite, puis il faudra repartir à la maison. Pourtant, cela ne semble jamais vouloir finir, et nous n'avons plus de maison.

"J'ai faim !" me dit mon enfant. Qu'est-ce que je pourrais bien lui répondre ? Moi-même, j'éprouve la même faim. Alors, j'essaie de lui inventer une histoire, mais le cœur n'y est pas. Je ne sais pas quoi faire. Mon seul espoir réside encore en Dieu qui "n'abandonne pas l'homme abandonné par les hommes."

Mais comment trouver à manger pour mon enfant ? Nous n'avons plus aucun argent depuis bien longtemps. Le joli Strasbourg n'est plus joli. Lorsque tu as faim, lorsque tu as soif, tout devient une agression, comme lorsque les taons sucent ton sang. Et puis à la fin, ça ne t'inquiète même plus parce que tu t'es vidé de ta force.

On nous a dit qu'existait "Casas". Je ne savais pas ce que ça peut être que ce Casas. J'ai déjà été partout, et rien. Si souvent, personne ne t'écoute, personne ne te regarde. Casas, c'est un vieux bâtiment, des pièces étroites, il n'y a pas beaucoup de place, mais j'y ai pourtant retrouvé un peu d'espoir, une main tendue et qui t'oriente dans les rues anonymes de la ville. Après ça, tu penses que c'est déjà pas si mal, et Strasbourg redevient joli.

*"A Strasbourg, il pleut encore, mais derrière les nuages, n'y a-t-il pas toujours une éclaircie ?"* Mais il y a l'hiver qui arrive, le froid, la peur...

## Communiqué de presse de Forum réfugiés

*La situation de blocage est similaire partout en France. Voici l'exemple de nos partenaires de Lyon. Mêmes analyses, mêmes demandes à l'égard des pouvoirs publics. Reste posée la question de la volonté politique de sortir de cette spirale par le haut...*

A Lyon, une soixantaine de personnes dont de nombreux enfants passent la nuit sur la passerelle de la gare de Perrache, faute de places disponibles pour les accueillir (...). Face à cette situation, Forum réfugiés tient à rappeler que :

Pour inacceptable qu'elle soit, cette situation de familles de demandeurs d'asile à la rue était parfaitement prévisible, voire attendue, et ne doit surprendre aucun des acteurs impliqués dans l'accueil des demandeurs d'asile. Elle résulte pour une large part du désengagement de l'Etat central ces dernières années, qui aura préféré un accueil précaire et coûteux, avec les mises à l'hôtel, à un hébergement stable et sécurisant avec l'augmentation de places en centres d'accueil pour demandeurs d'asile à la hauteur des besoins. Il aura également permis que de trop nombreux départements se dérober à leurs

obligations d'accueil et leur devoir de solidarité nationale en renvoyant les demandeurs d'asile vers d'autres départements (...)

La reprise des mises à l'hôtel ne saurait constituer une réponse satisfaisante à un hébergement acceptable, durable et sécurisant des familles de demandeurs d'asile, nécessitant un accompagnement social, administratif et juridique. (...) La dissuasion par la rarefaction de l'offre d'hébergement aura été un mauvais calcul dont les demandeurs d'asile sont les premières victimes. Forum réfugiés réclame depuis près d'un an la création de 15 000 places d'accueil supplémentaires en CADA (centres d'accueil pour demandeurs d'asile), à raison de 250 à 300 places par département. Il n'existe pas d'autres solutions.

Il y a quatre ans de cela, 7 000 places d'accueil avaient été trouvées pour accueillir les réfugiés du Kosovo. Il y avait alors une volonté politique. Il faut qu'elle se manifeste de nouveau aujourd'hui.

Dans la plupart des pays européens où l'offre d'hébergement est systématique, une baisse des arrivées est observée. L'absence d'offre d'hébergement ne produit aucun effet dissuasif, bien au contraire.

*Olivier BRACHET, directeur de Forum réfugiés*